

ZORA S'EN VA

Ilya Guessal

Zora s'en va

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

La Nuit maboraise, texte poétique in *Poésie-première* n° 73, 2019.

Le Cœur des femmes, roman. 2018, Éditions Persée

Zora s'en va, roman. 2010, Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :

Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

1

Zora s'en va. Elle quitte la villa aux tuiles rouges et les néfliers. Je l'admire une dernière fois quand elle se met du vernis à ongles sur les orteils. Elle est belle, arrogante. Une mèche rousse couvre son regard. L'odeur de son parfum me fait une ultime révérence. Il est midi. Dans une heure, elle prendra le car pour Marengo et ne reviendra plus. La veille, pourtant, on s'était promis l'éternité.

2

Zora arrive. Presque par hasard. 36, boulevard de Saint-Eugène. Alger. Quelques jours seulement avant les jumeaux. Elle dit qu'elle est fille au pair et que plus tard, elle épousera un homme riche. Grand-mère ne lui demande aucune référence. Il faut faire vite. Deux petits couffins débarquent. Deux petits frères pour mon quatorzième anniversaire. Deux bébés dans la lumière d'une fin d'après-midi d'automne. Un lot de bambins rien que pour moi, en provenance de Paris, capitale des « Smarties » et des couveuses pour prématurés. Je n'en voulais qu'un et ce douze octobre 1980, dans le hall de l'aérogare algérois, j'en reçois deux. Incroyable ! Des jumeaux ! Zora n'est pas étonnée. Elle affirme que dans son village, une femme a mis au monde trois enfants morts à la naissance. Zora m'intrigue. Elle passe des nuits sans dormir et berce les bébés à tour de rôle en leur murmurant l'hymne national. Zora la rousse, belle et farouche comme l'héroïne de son feuilleton préféré. Zora aux yeux noirs légèrement bridés et au sourire coquin exhibant les dents du bonheur. Une longue chevelure bouclée dessine autour de son visage des lignes et des courbes qu'elle cultive avec majesté. Elle a la grâce. La vraie. Celle des actrices de cinéma égyptien. Le parfum de sa transpiration m'attire. Il sent la terre et le henné humide. Il imprègne ses affaires et son matelas. Il embaume les couloirs

de la maison et me signale dans quelle pièce Zora travaille. Je lui demande d'où lui vient cette cicatrice à gauche du menton. Elle me répond que cela ne me regarde pas ! Elle se met alors à fumer derrière les néfliers et refuse de couvrir ses cheveux à l'heure des biberons. Ma mère insiste, mais Zora ne cède pas. Elle finit par les attacher et les coiffer à la gomina pour produire d'extravagants chignons. Ils sont noués d'un chou-chou assorti au vêtement du jour et souvent parfaits d'une frange luisante. Je la regarde nourrir les bébés et s'amuser de leurs rots. Elle est sublime. Elle les linge sereinement. Elle joue avec leurs pieds. Elle les chatouille et les enduit de talc. Elle s'en met ensuite sur les bras. Le soir, ils trouvent la quiétude dans le timbre de sa voix fredonnant des chants patriotiques.

3

Zora débarque. Forte. Provocante. Algérienne. Du chef-lieu de la Mitidja¹. Des alentours du Tombeau de la Chrétienne. Des forêts d'eucalyptus. Odeurs de pins, de résine, de vignes et de figes de barbarie. Elle vient des terres agricoles et des orangeraias, des domaines de bigaradiers, des caves à vin désaffectées. Zora de Marengo, rebaptisé Hadjout village après la guerre. Cœur tendre. Allure décidée. Belle rouquine chargée d'un pouvoir presque magique quand elle apaise les petits, quand elle leur essaie les grenouillères, quand elle remplit leurs biberons de jus d'orange, quand elle chante sous les arbres, quand elle sait, à elle seule, prendre toute la lumière d'Alger. Joyeux anniversaire ! dit-elle. Les jumeaux ont trois mois. Elle trouve ridicule le gâteau de Grand-mère. Biscuits au café et crème pâtissière. Elle affirme qu'à Marengo, on ne fête pas les anniversaires. C'est trop triste. Vestiges des années de sang. Relents de la colonisation. Bals musettes sur le parvis du Casino de la corniche. Disparition de son père une nuit d'hiver dans les maquis de Tala². Zora préfère le cumul des jours heureux. Le souvenir de l'étoile et du croissant. Un drapeau blanc, vert. Celui qu'elle commémore une fois l'an, début juillet, à la même date. Grand-mère lui apprend

1 – Plaines de l'Algérois.

2 – Montagnes kabyles de Talaghilef.

qu'Albert Camus évoque Marengo dans son premier roman. Elle s'en fout. Seules comptent, à ses yeux, les histoires d'un pays libre. Ses hommes. Ses héros. Le plaisir. Le courage. Elle puise le sien dans la poésie des chants nationalistes. Elle sourit aux journées ensoleillées et profite pleinement d'une Algérie indépendante. Zora ignore tout de nous. L'histoire. La famille. Le grand secret. « La vie est courte et douloureuse » commente-t-elle inopinément, « il ne faut jamais renoncer au bonheur. » Ses paroles incarnent la beauté de la liberté. Son sourire sent le vent de mer. Elle porte une longue robe en satin noir sur laquelle retombe sa chevelure rousse. Heureuse et pieds nus, elle a tapissé les murs de la salle à manger de guirlandes qu'elle a découpées pour en faire des petits bonshommes colorés. Elle a ensuite suspendu au grand lustre sa collection de colliers de fleurs séchées. Bouquets de muscadiers, fleurs d'oranger, feuilles d'oliviers, bouquets de fleurs d'été et de violettes de mai. Parfois, son regard caresse le mien. Il le cerne pour mieux l'effleurer, l'enveloppe, le porte. C'est mon œil juvénile sur ses yeux en amande. C'est un chant à cappella qui se faufile à travers les pièces de la villa. C'est le chant « Min djibalina, de nos montagnes résonne la voix des hommes libres » quand elle chante et quand elle danse. 8 mai 1945. Les jeunes scouts du groupe El Hayat marchent pour la liberté. 8 mai 1945. La déception des Algériens, le carnage. À Sétif. À Guelma. À Kherrata. Au-delà du récit de sa mère sur l'horreur des hommes, au-delà de l'histoire du vieil oncle qui devint fou, Zora se fond aux couleurs du ciel d'Alger quand vient le printemps, comme ces nuées d'hirondelles en direction du sud.

4

Je sors acheter du pain. Je croise Fizou, ma meilleure amie. Elle est enchantée. Elle me tient par l'épaule. Elle m'offre un Créponé chez De Lucas. Elle suce le lobe de mon oreille pour me faire rire. Elle veut bien passer voir les bébés. Fizou Macho, Fizou couleur bleu Shanghai. Elle aime le foot, les bagarres à la sortie de l'école, crache par terre et roule les R quand elle parle le français comme le font les hommes d'Alger. Fizou appréhende les vacances scolaires. Elle doit choisir entre sa mère et son père. Entre Saint-Eugène et les montagnes de Kabylie. Fizou tendresse, Fizou courage. Trop Saint-Eugénoise pour la montagne. Trop libre pour s'éloigner de la crique en bas du boulevard, de son rocher bombé et de sa cabane aux oursins. Je retiens sa main sur mon épaule. Nous remontons le boulevard par le front de mer. Lentement. En captant l'horizon. En marquant un arrêt devant chaque crique, chaque rocher : la plage du petit bassin, les deux chameaux, l'olivier, le parc à huîtres, les bains Franco, la sirène et enfin la poudrière.

— Regarde ! me lança-t-elle d'une voix chuchotante. La crique est vide !

La poudrière se livre à nous. Sauvage. Imprévisible. Derrière des voûtes et des fortifications en béton. Un entrepôt

de munitions devenu une plage de quartier. Un lieu familier que connaissent, de nuit, les rêveurs, les buveurs, les jeunes chômeurs. Elle est la crique des solitaires et des rendez-vous amoureux. Elle est l’empreinte des Saint-Eugénois d’autrefois. Promeneurs du dimanche. Baptiseurs des rochers. Baigneurs confirmés et estivantes aux ombrelles brodées sur le sable noir et sur les galets.

— Sais-tu pourquoi l’on dit La poudrière? Fizou se met à rire. C’était une poudrière pendant la Seconde Guerre mondiale!

— Je ne te crois pas.

— Je le jure, tête à claque! et elle rigole de plus belle devant mon regard abattu.

Ce n’est pas une plaisanterie! C’est Grand-père qui me l’a dit! D’ailleurs, il raconte qu’en bombardant Alger, les Allemands ont fait couler un bateau de marchandises, au large de Saint-Eugène, qui transportait des sacs de farine. La crique a été submergée de sacs et les Saint-Eugénois se sont bousculés pour les récupérer.

— Pourquoi?

— Idiot! C’était l’année des restrictions à cause de la guerre, Grand-père dit « l’année des bons », car pour obtenir de la nourriture, il fallait se procurer des bons alimentaires.

Les yeux de Fizou brillent. Face à nous les vagues, le plongeur, les tours des villas. Toutes ces somptueuses demeures bordant la corniche de Saint-Eugène. Le château des mélo-manes, la résidence des Ben Simon, le pavillon mauresque de Jais, la pompe à essence, l'ancienne église transformée en salle des fêtes, la maison de Fizou. Son grand-père. Le seul, peut-être, à se souvenir de notre famille. À en connaître l'histoire. Le seul à se rappeler l'Amicale de la rue la Carrière, des arcades du café Malakoff, des soirées musicales « d'El Mahboubia » chez le ténor Mahieddine et des femmes du hammam. La villa aux tuiles rouges nous paraît lumineuse, plus claire en cette fin de matinée. Grand-mère propose à Fizou de rester déjeuner, mais celle-ci ne veut pas. Émerveillée, elle fredonne aux bébés l'air de Fifi Brindacier. Une mauvaise odeur interrompt soudain son récital. Elle dit : « Les jumeaux ont fait caca ! » Zora lui lance un regard noir. Maman rappelle l'heure du bain. Fizou insiste sur ma ressemblance avec l'un des petits puis s'en va. C'est alors que commence la parade des corps et des jouets. Un panaché d'amour et de fantaisie dans lequel Zora excelle. Histoires d'eaux. Bassines orange. Petits bateaux. Poissons flottants. Inspirée par l'humeur du moment, elle trempe les nourrissons de bassine en bassine, quatre fois par jour, sans aucune lassitude. Elle les sèche à tour de rôle. Délicatement. Affectueusement. Parfois, leurs petites mains se crispent sur sa joue de façon attendrissante. Ils semblent déjà la reconnaître. Il lui suffit alors d'un sourire pour qu'ils dorment profondément, leurs mains dépassant du berceau. Zora m'éblouit. J'apprends ses gestes et le timbre de sa voix. J'apprends sa peau, son odeur, ses mèches luisantes

couvrant ses épaules. Je capte l'éclat de ses boucles dorées ornant ses oreilles. À table, on évoque le jour du cimetière. Papa annonce qu'il coïncidera cette année avec la circoncision des petits. Grand-mère n'est pas rassurée. Une telle journée se prépare à l'avance. Elle dénombre les femmes de ménage capables de travailler et précise que c'est dans trois jours seulement. Elle dit : « Soyons discrets et remercions Dieu de nous avoir prolongé la vie. » Zora écoute. Silencieuse. Assise à l'autre bout de la table. Je suis, sans doute, le seul à percevoir sa volonté de prendre part à la conversation. Pourtant, elle se retient, se sert à boire, marque une pause dans son élan puis évoque furtivement sa ville. Marengo. Le cimetière n'existe plus depuis l'Indépendance. La mémoire des martyrs est, désormais, gravée dans le marbre d'une stèle monumentale dressée sur la place du village. Elle célèbre son père et les maquisards de Tala, le congrès de la Soummam, les montagnes des Aurès. Elle célèbre Hassiba et Djamila qui couraient Basse-Casbah³. Maman revient sur la circoncision : « le chirurgien-pédiatre se déplacera à domicile et la table à repasser lui servira de plan de travail ! Il faudra finir de broder les draps et accélérer le grand nettoyage. » Zora ne saisit pas les raisons d'une circoncision précipitée. À Marengo, seul le chef du village est voué à une telle pratique, sur des enfants âgés de quatre à cinq ans. « C'est la tradition » répond papa. Elle baisse les yeux, se lève de table et lance, pince-sans-rire : « Deux prépuces pour la République. »

3 – Les environs de la vieille ville à Alger.

5

Notre secret nous encombre. Voilà bientôt vingt ans. Un secret de famille. Une imposture. Lourde. Affligeante. Elle hante nos murs et nos serrures, nous impose la maîtrise de la langue arabe, nous recommande la discrétion. Elle est le silence. Elle est la peur et la vigilance. Elle est l'Algérie, début des années quatre-vingt. Le soir, les hommes de Saint-Eugène, regroupés ou solitaires, prennent possession des pavés, s'emparent des murs. Charmeurs notoires. Rêveurs défailants. Clochards sur le trottoir. Beaux parleurs et aventuriers aux regards évasifs occupent un même espace. Les conversations s'installent. Le ton monte. De la terrasse, j'entends : « La terre a tremblé à El Asnam », « La diplomatie algérienne marque un point dans la libération des otages américains détenus en Iran. » Je tends l'oreille. Je capte les rires. J'identifie les voix qui me sont familières. Les jeunes s'affichent de plus en plus bruyants. Ils rêvent d'Europe et de liberté. Ils parlent d'amour et d'amertume, d'un Prince de Galle qui épouse une aristocrate. Pour eux, la révolution agraire n'est plus qu'un lointain souvenir. C'est le temps des accoutrements venus d'ailleurs et des premières Fatwas. Souvent, je reconnais le rire de Fizou parmi ceux des hommes. Sa présence apporte une touche de fantaisie. Elle affirme, cette nuit, à un auditoire scindé en deux que l'héroïne du film, L'histoire d'Adèle H est, paraît-il,

d'origine algérienne. Elle le jure, mais les jeunes demeurent sceptiques. Elle parle de l'actrice, de son regard bleu azur. Elle dit : « La nuit, l'actrice apparaît dans mes rêves. » Fizou, enfant de parents déchirés. Son rêve est le rêve d'une jeunesse « passion », c'est un rêve à l'algérienne. Le rêve des hommes accoudés aux murs des rues. Mais quand la rue bascule, le mardi à la même heure, il n'y a ni hommes, ni ville, ni État. Les trottoirs se vident. Les pavés respirent. Les mosquées se taisent. Les militaires déposent les armes. La ville retient son souffle. C'est l'heure du feuilleton. C'est l'apothéose. C'est Dallas dans les cœurs. Dallas dans les foyers et dans la ville. Moment de plaisir et sonorités vibrantes venues d'outre-mer. Ultime remède contre les maux de toute une génération. Ce sont des centaines de compagnons d'infortune en adoration devant l'emblème de Lucifer. Un générique populaire. Une main tendue sur le monde. Un Ranch. Une piscine. De belles voitures. La luxure. J'en profite, une fois encore, et admire de la terrasse un quartier nu. Vulnérable. Dépouillé de ses enfants par les protagonistes d'une saga texane. Saint-Eugène scintille et braque son faisceau vers le ciel. De la mer, monte une légère brise fleurant la muscade. Je lève la tête. Elle m'apparaît. Zora. Rousse et voluptueuse sur le bord de la rampe. L'étoffe de sa chemise blanche dessine ses hanches et ses seins. Sa cigarette entamée diffuse une fumée âcre. Elle s'installe à mes côtés et contemple la mer. Invisible. Elle me regarde. Je lui souris. Elle me demande, surprise :

— Tu ne suis pas Dallas ?